

Colette Mazabrard

Monologues de la boue



Colette Mazabrard

Monologues de la boue

RÉCIT

Verdier

Avec le soutien de la Région Languedoc-Roussillon



www.editions-verdier.fr

© Éditions Verdier, 2015

ISBN : 978-2-86432-793-6

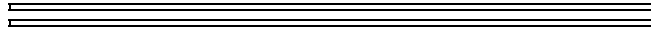
Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo.

Des fleurs magiques bourdonnaient.
Les talus le berçaient. Des bêtes d'une élégance fabuleuse circulaient. Les nuées s'amassaient
sur la haute mer faite d'une éternité de chaudes larmes.

ARTHUR RIMBAUD, *Illuminations*

TRAVERSÉE I

ÉTÉ 2011



Nuit 1 et jour 1 (Pas-de-Calais)

Tu songes au ciel et aux labours gras devenus plomb noir, sous un vent auquel rien ne vient dresser obstacle.

Du coin de grange surplombant la cour intérieure d'une ferme où tu t'installes, tu entends le d' d'un vieux garçon voûté, en blouse bleue, qui pénètre dans une aile de ferme abandonnée aux poules empestant le guano. Tu as frappé contre un carreau pour prévenir la mère, en tablier à carreaux, que dormirais là. Tu étales la couverture de survie sur une paille maculée de fientes de pigeon, et roucoule, des poules viennent fouiller, glousser, gratter, la poussière de paille brûle tes narines. La pluie ne cesse pas, elle ruisselle luisante sur le chemin, le vent emporte les sombres nuages, l'eau fouette les tôles, charrie la terre des champs qui deviennent boue, des bulles d'eau glissent sur le goudron crevassé. L'obscurité semble verte, la pluie noire.

Arrivée à Boulogne-sur-Mer. Immédiatement, les mouettes. Une bande blafarde délimite les champs gonflés de pluie et le ciel noir.

TER : mer à un euro. Dans le bus en correspondance, des familles de gens très jeunes, avec plus de trois enfants, les parents fument. Encombrement de glacières, de parapluies. Deux jeunes adolescents s'ennuient, le bus ne démarre pas mais attend le TER suivant. « Papa, t'as vu, y'a personne cette semaine. La semaine dernière, c'était tout plein, là, devant la gare, le bus il était bourré. » Ils suspendent aux barres du bus, effectuent des tractions, bandent les muscles et demandent à leur père c'était comme ça à l'armée. Le père, informe, est affalé sur un siège contre la vitre, vêtu d'un survêtement qui plisse, fatigué. Ses cheveux mi-longs sont peignés en arrière, son regard se perd en direction d'un couple plus jeune avec poussette, homme à la fine barbe, capuche, nerveux, brun visage émacié, air oriental, femme cheveux et peau clairs, plus épaisse que son compagnon, qui demandent s'il ne vaut pas mieux changer de direction et préférer, vu la météo exécrationnelle, aller dans Boulogne-centre plutôt que partir sur une plage. Tout le monde a le même teint pâle, les mêmes habi-

délavés, le ciel est gris de pluie, le vent cingle, les nuages vont vite.

Équihen-plage, drapeau rouge, le sentier côtier t'offre à la furie du vent, tu agrippes les fougères, te coupes les mains. La mer en contrebas écume, tu ne sais plus si la bruine provient des embruns ou du ciel.

Un peu plus tard, tu bois une pression ambrée dans un café tapageur : ton anniversaire.

Nuit parmi les plumes et la paille, journées dans les averses, le vent, le ciel bas. Pays vert, aux champs rebondis, qui donne l'impression d'être dans la matière nuageuse, sans horizon. Tu avances dans le vert et la brume.

Tu veux photographier le sol comme une stèle, tu veux que cette terre sur laquelle ton regard tombe soit vue comme un paysage qui serait vertical, une peau à laquelle on ferait face, aux mille pores, scories, traces, scarifications. Tu veux qu'on perde l'échelle du paysage. Ton regard cherche des frontières, des franges. Tu fouilles les ombres des herbes, la limite entre les cailloux, les brindilles et le sol. Tu cherches ce qui détermine qu'on s'arrête ici plutôt que là-bas pour fonder une ville, délimiter un pays, pour parler une autre langue, cuisiner d'autres plats. Tu fouilles.

Devenir boue, s'enfoncer par les ongles, fouir, fouine, ronflement des fossés, pleurs de marcassins, des hérissons. Les bêtes qui ne parlent pas.

Tu marches dans le sable des dunes, étonnée devant le foisonnement végétal qui parvient à pousser, le vent déplace le chemin, les nuages sont lourds, le drapeau rouge, un vent violent bouscule, te déséquilibre, tu assures davantage encore chaque pas que tu poses sur le sol où tu avances.

Les forêts sont devenues colle jaune et boueuse dans laquelle tu dérapes, tombes brutalement. Les branches dont tu cherches à faire un appui cassent. Tu nettoies ton pantalon souillé de boue dans de longues feuilles trempées.

Une lumière noire éclabousse les feuilles.

Jour 2

Haut-Pichot – Aix-en-Issart

Café de Montreuil-sur-Mer.

— Il y a des relevés. Tu vas finir ton squelette. Les tombes, c'est du mérovingien. Le tien, il est intéressant, mais il faut descendre.

— J'ai peur de tout casser.

— C'est des fosses faites pour des petits. Dans le caveau, on va pouvoir tenir à quatre ou cinq.

Toi, tu retournes dans ton trou près du mur. Faut que tu creuses.

— Mais j'ai peur de tout casser !

— Allez, on va aller ouvrir la crypte.

Ils sortent.

Le patron du café :

— Des Anglais, il n'y en a pas beaucoup aujourd'hui, la traversée doit secouer ! Rien que dans cette rue, quatre maisons sont aux Anglais.

Il essuie un verre.

— Azincourt ? C'est plus au nord. Oui, beaucoup y vont.

Neuville-sous-Montreuil. Un parcours de kayak est aménagé dans la Canche au tumulte puissant. Des pêcheurs cherchent des truites. Je sens la vache.

Café-bar-tabac, vente de jeux à gratter. On gratte.

— Je n'ai plus de sept. J'ai du cinq, j'ai plus de trois non plus. Un trois... Tu fumes pas encore assez, Jean-Michel ?

Guidée par les cafés, les horaires des boulangeries, des boucheries, par les averses. À la sortie du village, un cimetière du Commonwealth, des tombes indiennes, le cimetière est en travaux, la bordure remplace les rosiers. Des noms d'Himalaya, probablement un détachement de Gurkhas, des noms de Sikhs, des noms musulmans sont inscrits là, si loin du pays natal, à proximité d'une ancienne chartreuse aux piliers immaculés, dans une terre dont ils n'avaient peut-être pas idée, où nul proche ne reviendra jamais.

Nuit 2

Trombes d'eau au moment où le chemin descend un peu. La route devient torrent, de grosses bulles se forment et flottent à la surface des flaques. Aix-en-Issart. Tu organises ta nuit dans quelque mètres carrés d'un hangar ouvert à tous les vents, à la toiture percée. Une souris cherche à se glisser sous la couverture de survie que tu as étalée sur la paille. Le toit transforme la pluie en bruit persistant. L'odeur de vieux gazole se mêle à celle de la paille, des rosés-des-prés poussent. Tu en pèles un et le croques.

Des airs hagards reviennent à ton esprit : la fermière d'hier, que tu prévenais de ton installation dans la paille, les ouvriers jardiniers au sourire crispé croisés tout à l'heure alors qu'ils se dirigeaient vers les serres sous la pluie qui reprenait. Leurs visages tordus ressemblaient à des caricatures sortis du XIX^e siècle. Quelques centaines de mètres plus loin, un CAT.

La pluie a détrempé les champs, les a transformés en boue visqueuse.

Tu songes à la stupidité de l'expression « se coucher avec les poules » : elles caquetaient encore alors que la nuit était installée depuis longtemps, toi tu tentais de dormir.

Jour 3

Aix-en-Issart – Guisy

L'heure des faisans, l'heure des perdrix, des compagnies de perdrix. Les herbes gonflent, les chemins sont glissants.

Village de Saint-Denœux, désert. Tu cherches un café, tu rêves d'un café, pour son goût, pour sa chaleur. Alors tu quittes le GR et le miracle se produit : une flèche porte le mot « café ». Il faut pousser la porte. Ici, les cafés n'ont ni vitrine ni terrasse et l'on ne sait pas avant de tourner la poignée s'ils sont ouverts ou fermés. Sur la façade, presque effacées, on devine les lettres « estaminet »...

La dame qui tient le café : « Oh ! ça... on n'est pas dérangé ! Parfois des touristes passent, mais c'est très rare. Des Belges un peu, en groupe. » La toile cirée dessine des motifs floraux, des bouquets de fleurs sont disposés sur les tables, au mur un poster reproduit un bébé joufflu peint par Renoir. « Je vais faire réchauffer le café. » Passe une camionnette. « J'ai la bouchot du Crotoy — Y'aura peut-être du sable, monsieur ? — La saint-michel, que la semaine prochaine... — Si y'a pas d'sable, donnez-m'en deux p'tits litres, monsieur. »

Épure lors de la marche : chaque jour, chercher les deux ou trois mètres carrés qui abriteront de la pluie, protégeront du vent, où joue contre terre, chaude terre, s'enfoncer dans les rêves. Les nuits sont mal dormies, coupées de conversations agitées, de cris d'animaux qui laissent au réveil une empreinte. Faire son trou, son nid, s'habituer aux replis, aux creux du terrain, se tourner, se retourner jusqu'à ajuster ou s'ajuster au terrain, jusqu'à ne plus sentir les cailloux. Chaque nuit est autre.

Hier, avec la pluie, la lumière était noire.

Quand tu as poussé la porte du café, la dame s'est exclamée : « Vous nous apportez le soleil ! » une éclaircie en effet...

Nuit 3

Fermière à qui tu demandes de te mettre à l'abri dans sa paille, par crainte de l'orage qui menace. On t'a conseillé de t'éloigner de la forêt. Elle te regarde, sans dire ni oui ni non, puis finalement

hausse les épaules et accepte. Par la suite, elle vient à plusieurs reprises te demander si tu as mangé.
t'indique l'accès à une salle de bains.

L'autre type ce matin qui, alors que tu marchais sur la chaussée (fichus GR qui forcent à marcher sur le bitume !), s'arrête à ta hauteur, te demande où tu vas, s'il peut t'avancer, et va se garer un peu plus loin afin de dépasser les virages. Puis, quand tu parviens à nouveau à sa hauteur, te dit tout trac : « Je ne vais pas vous mentir, ma copine arrive demain, j'ai besoin de compagnie ce soir. Je n'aime pas être seul. Je ne vais pas vous mentir, vous faire revenir là-bas – j'habite une maison avec plein de dépendances –, vous draguer pour vous ramener ici. Je ne veux pas passer pour un obsédé sexuel. Alors je préfère vous le dire tout de suite. »

Tu es sidérée, lui réponds que tu n'es pas là pour draguer. Il te dit qu'il voit bien. La colère n'arrive que plus tard.

« Du coup, vous ne pouvez jamais partir ? » La fermière : « J'aime mes vaches. » Plus tard : « Elles ont toutes un nom. »

Le matin, elle t'offre le café avant que tu ne partes, te demande ton prénom. Tu notes son adresse pour lui envoyer une carte.

Jour 4

Guisy – Fampoux

Les nuits, la pluie, le sang règlent le voyage.

Il est commercial, petite voiture féline, souple et rapide. (Stop entre Hesdin et Saint-Pol-sur-Ternoise.) Son amie, esthéticienne du Tour Miss France. Lui commercialise des produits méditerranéens : olives, tout le reste importé du Maroc, de la Tunisie, et transformé dans les Pyrénées-Orientales. Il vivrait bien là-bas, au Sud, mais elle, sa copine, elle préfère rester près de sa famille. Elle a désormais monté sa propre affaire, à vingt minutes de chez elle. Ici, il faut une heure avant d'aller au ciné ou à la piscine. Les nuages encombrant le ciel, les champs sombres sont détrempés.

Train pour Arras. Le train est un autobus, le paysage est plat, le ciel obstrué de nuages qui, par intermittence, déversent des ondées. Des panneaux signalent les cimetières entretenus par le Commonwealth.

Friterie au bord de la Sensée, Arras. Une chatte tricolore surgit d'un buisson. Tu regardes ce paysage de gens à la peau et aux cheveux clairs comme si tu ne les avais jamais vus, comme s'ils n'apparaissaient jamais ainsi, en nombre, sans bigarrure, dans les représentations que tu as de

France, comme s'ils étaient oubliés. Peut-être se sentent-ils exclus et reconnaissent-ils en Marine I Pen une qui leur ressemble. Une qui leur ressemble mais en plus dodue, en plus ferme, en mieux nourrie, parce que les corps pâles et gros que tu vois ont l'air lourds, fatigués d'être lourds, les vêtements défraîchis par les multiples lavages, les cheveux ternes, les peaux flasques.

Le sentiment d'étrangeté, c'est aussi le dépaysement provoqué par les noms des supermarchés des stations d'essence. Carillon des clochers, partout. Les accents ont changé.

Tu lui fais signe de l'extérieur, de derrière la barrière fermée qui mène aux marches de son escalier. Tu as vu son visage derrière la vitre. Elle semble regarder la télé. Écluse de Fampou. « Ouvrage interdit au public », « Champs piégés ». Tu lui montres ta gourde que tu agites. D'un ton bourru : « Qu'est-ce que vous voulez ? » De l'eau. Elle bougonne, hésite, te regarde d'un air mauvais puis finit par saisir ta gourde. La porte se ferme. La femme revient quelques instants plus tard, te rend la gourde : « J'ai pas mis l'eau du robinet, j'aime pas l'eau du robinet, elle est trop calcaire, je préfère l'eau minérale. »

Lecture d'*Histoire*, de Claude Simon. Tu es incapable de résumer ce que tu lis. Scintillement d'images, de scènes, de sons, de lumières et d'ombres. Un chaos scintillant, un tableau impossible à composer : comme s'il s'agissait de décomposition, de tombée en poussières de toutes ces scènes évoquées. Comme si tout devenait momie, cadavres dans la boue, immobilité. La guerre, expérience du désordre suprême, de la perte des frontières, pattes des chevaux morts dressées contre le ciel, parties de jambes en l'air : confusion du coït et de la guerre.

Canal de la Scarpe. Kayaks, des enfants rieurs pagaient et s'éclaboussaient. Des vélos, des pêcheurs. Les gamins descendent des rapides et se cognent dans les boudins. Dans les eaux vertes, des poissons dessinent de larges ronds.

Deux hommes effectuent des prélèvements. Tu leur demandes ce que fabriquent les usines. Ils répondent : « Des produits chimiques. » Tu leur dis que ça se sent. Ils en ont l'air surpris mais affirment que justement ils contrôlent.

Quelques hommes marchent seuls, poings dans les poches, la tête enfoncée entre les épaules. C'est la croix et ils ne saluent pas. Eaux vertes et sombres, herbes sombres qui ondulent, reflets sombres des arbres qui bordent les canaux. Jardins ouvriers. Des panneaux indicateurs où se dessine une croix sur fond blanc ont été modifiés : on a tracé un cercle au milieu de la croix afin de figurer un sigle d'extrême droite. Plus loin, une croix gammée sous un pont.

Claude Simon. La guerre, série de gestes auxquels il ne comprend rien : la balle d'acier qu'on ne voit pas venir, les corps transformés en débris, en enflures qui explosent.

Braiment d'un âne. Les oiseaux ont changé : oies, canards, foulques, poules d'eau noires à tête rousse, bec rouge. Des hérons planent.

Jour 5

Fampoux – écluse de Palluel

Territoire canadien. Monuments de la première guerre.

Britanniques. *Happy Valley cemetery. Orange trench cemetery.* Passe à vélo un ado bossu sur son guidon. Un obus, dressé à la croisée de deux chemins, comme pour annoncer l'arrivée dans des zones de combat, juste après le pont sous l'autoroute.

Caravane-friterie fermée sur la place du village. Maison de briques aux joints de craie blanche, l'impression d'avancer dans un décor de film des frères Dardenne.

Des gamins à vélo virevoltent. Ils sont heureux de faire couiner leurs pneus sur un dos d'âne plastifié.

D'autres enfants s'ennuient, assis sur le palier d'une porte. Les lettres RF ornent le fronton de la mairie.

Une femme grasse, rosée, fume sur son pas-de-porte.

Un oiseau crie. Tu saisis entre tes mains un oisillon au bec encore ourlé qui volette entre les arbustes. Il n'ose pas bouger. Tu le reposes dans les herbes.

Village de Lécluse. « Cette maison a été habitée par Verlaine. » Un monsieur âgé à bretelle voûtée, assez sourd et souriant, appuyé en avant sur sa canne : « Votre sac est bien lourd ! C'est pour vous goûter ? »

Dans le café PMU, la télé, réglée sur une chaîne de courses hippiques, tonitruée. Un fard épais alourdit les paupières de la patronne. À nouveau, des femmes-poules, grasses, poings sur les hanches, te regardent passer.

Nuit 5

Un champ de maïs dissimule ta tente. Les oiseaux et chevreuils crient dans le bois tout proche. Écluse de Palluel : une pensée pour Montaigne. Dans le soir qui tombe sonnent les carillons, ronflement des moteurs des péniches.

Le paysage est parcouru de lignes qui se croisent, se chevauchent, de ponts et passages, de canaux. Bruit des voies de chemins de fer une partie de la nuit : voie des TER en face, voie des TGV derrière. Les TER, les TGV encadrent ta nuit.

Ici on loue une concession, on installe un mobil-home ou un cabanon, et on vient d'avril à fin septembre – certains toute l'année, mais l'eau et l'électricité ne sont distribuées que d'avril à fin septembre.

On organise sa concession, la déco de fleurs et de plantes, de statuettes de jardin. On fait pousser des légumes, construit un barbecue, repeint une barrière. Des chiens de faïence gardent l'entrée d'un cabanon. Un vrai chien aboie. Les canards exultent sous la force de l'averse, d'énormes cloques se forment à la surface des marais. La pluie rebondit sur le sol, draine les graviers, les murs ruissellent, l'ardoise luit, une brume d'éclaboussures flotte au-dessus du sol.

D'ici, partir camper dans le sud de la France paraît un luxe inouï. Camping du Quesnoy, forfait mensuel 2 campeurs : moins de 280 euros ; mobil-home 4 personnes : maximum de 346 euros par semaine en plein été, trois fois moins cher que dans le Languedoc. On se contente de rêver du soleil. On campe souvent à quelques dizaines de kilomètres de chez soi. Les véhicules sont tous immatriculés dans le Nord. On installe son pliant en bord de marais, ouvre un magazine de jeux, installe des cannes à pêche, fait du vélo.

Ici tu pressens une autre culture, une culture des canaux, des étangs, des eaux plates. Tu tentes de mémoriser des noms de rue : la « rue des Liniers », le « Chemin malade », des noms de cabane : la cabane « Mon filou ». Ici on vend « dix clapiers béton ». Impossible de s'orienter, le plat se creuse, les talus sont herbus. Ton œil fouille les lisières des forêts, soulève les feuilles. « Sens interdit sans hutteurs. » Un quotidien à disposition dans un café rappelle qu'on ne répétera jamais assez qu'il ne faut pas creuser dans le sable.

Pays de carpes et de grèbes.

Un vieux barbichu arrive sur une 125 cc pétaradante et fait demi-tour, ouvrant brusquement le gaz. Des enfants sautent de caillou en caillou. « Aline t'as triché ! Aline, t'as triché Aline ! — Non, j'ai pas triché. »

Une enseigne : *L'Ail du bon Gaston*.

J'habite dans les bois, là où les bêtes rousses à la fourrure gonflée bondissent et ondulent sous les feuillages. J'habite dans les bois, je viens vers vous, dans les villes, je vous écoute, j'accomplis les gestes qu'il faut, je grimace tout en essayant de ne pas figer mes traits en un masque de souffrance, m'efforce de ne rien laisser paraître, mais je retourne me tapir dans les bois. Je vous vois vous agiter, apporter la soupe tremblante dans des plats de faïence ou de porcelaine, le soir. Vous n'utilisez pas de soupière. La télévision sert de radio. J'en vois les reflets bouger sur vos visages, elle vous captive alors que vous approchez la cuillère de vos lèvres.

Le lin, coupé et couché dans les champs. Il faut le laisser *rouir*. On ne le *moissonne* pas, m'avez-vous dit, on le *coupe*.

Désormais, tu photographies des cartes postales : villages avec clochers dans le paysage.

Jour 6 ***écluse de Palluel – passé Hordain (Nord)***

Aubigny-au-Bac, département du Nord.

Une croix gammée dessinée sous un pont le long du canal. Tu te perds le long des canaux empruntés un chemin de halage balisé de signaux à destination des péniches. Tu suis la direction Valenciennes. Sous des abris de toile, les pêcheurs sont installés, souvent équipés de cannes à moulinets très sophistiqués.

Nuit 6

Vent soutenu, pluie. Tu cales la tente entre une haie piquante et une petite chapelle, deux kilomètres après une zone industrielle sentant la matière plastique. Un terril à l'horizon. Chapelle Notre-Dame-de-Bon-secours. Le vent t'a empêchée d'entendre la voiture se garer une centaine de mètres plus loin. Des gloussements portés par une rafale, un gars en slip, debout, de dos, une fille de face, à genoux devant l'homme, en combinaison noire, très blonde, cheveux au vent. C'est elle qui crie.

Bar *Le Martin-Pêcheur*, bord du canal.

Elle s'appelle Violette, chausse des lunettes aux montures violettes, porte un haut violet, cherche le moindre prétexte pour rire, parler, déployer son énergie enthousiaste.

— Vous voyez, ce qui épatait les gens, c'est qu'elle soit seule, la Hollandaise. Elle venait de pédaler deux cents kilomètres, elle était trempée, son vélo transportait 70 kg de bagages, mais ce n'était pas cela qu'ils retenaient, non, ce qui les scotchait, c'était qu'elle faisait ça toute seule ! Toute seule, vous vous rendez compte ?

Un homme très grand, dans un supermarché déserté, t'adresse la parole et utilise le verbe « cheminer ». Il te dit avoir parcouru le GR5.

Jour 7

passé Hordain – Le Quesnoy

Orage à Avesnes-le-Sec, réfugiée dans un abribus, tu lis, ronges un bout de pain. Éviter les gouttières, tendre la cape de pluie de façon à éviter l'accumulation d'eau brutalement déversée. La pluie bat les façades de briques, fait luire l'ardoise des toits.

Les vieux, ils avaient quelque chose : ils l'utilisaient. Les jeunes, ils paient la concession, on pa

d'avril à fin septembre, on peut y aller le reste du temps mais il n'y a pas l'eau ni l'électricité. Les jeunes, je sais pas pourquoi, ils paient mais ils n'y vont pas, ils préfèrent aller à la mer.

Elle fait *les ails*, mon p'tit bout de 12 ans, parce que *les ails*, ça se commande pas. Tu t'inscris pour les faire, puis, en fonction du temps, on t'appelle au dernier moment et tu dois venir tout de suite. Mon p'tit bout elle m'a dit : « Maman, ça va aller au *Martin-Pêcheur* ? Tu vas y aller toute seule ? » Je lui ai répondu : « *Le Martin-Pêcheur*, c'est le travail de maman. Toi, tu es en vacances, tu peux dormir si tu veux, aller voir tes copines... » Mais elle, c'est fou, ce qu'elle veut, c'est moi, être avec moi, travailler avec moi, moi moi moi ! Et comme son frère a un job d'été et ne peut se décommander qu'avec un préavis de 48 heures, il a pas pu aller *aux ails*. Alors mon p'tit bout d'chou d'à peine 12 ans, elle s'est proposée. J'ai dit qu'elle essaierait d'aider, qu'elle ferait ce qu'elle pourrait, mais elle travaille tellement bien qu'ils l'ont rappelée le lendemain ! Alors elle fait *les ails*.

Pluie battante, conversation de comptoir à Haspres, dans un café où le chauffage a été rallumé, odeur de chien mouillé. Comparaison des effets de la bière et du champagne. « Moi, avec les bulls, j'ai un tambour dans la tête, mais faut qu'j'aille faire mes bêtes. »

Tous les nuages du ciel rassemblés là. Tu écris pour ne pas hurler de solitude, tu écris pour ne pas devenir folle à force de tourner dans la ville sans personne avec qui entrer dans les tavernes tapageuses.

« Vous ne vous ennuyez pas toute seule ? » Si, bien sûr, mais que faire ? Rester enfermée entre quatre murs, à tourner comme une chauve-souris un soir d'été ?

Comment vivrait aujourd'hui un journalier ? Où se mettrait-il pour attendre l'embauche ? « Faire *les ails*, les mirabelles. »

Chienne, tu es devenue chienne : les chardons accrochent des bourres à tes lacets entortillés, à la laine des chaussettes, ils t'ont bien reconnue, te lançant une insulte avant de sortir, envie de revenir jeter un bout de pain, hésitant...

Compagnie : dans l'aubépine, le remuement des ailes, la plainte réitérée, fouissant, rampant d'un animal qui se traîne et renifle. Froissement, poudroïement d'ailes. Vrombissement, claquement d'air comme aspiré par le duvet pour seule compagnie. Implosion douce. Réveillée en pleine nuit par les hurlements atroces d'un oiseau de nuit. Minuit vingt. La lune illumine doucement les maïs. Un péniche semble glisser sur les champs. Quelques lumières signalent le village, le canal tout proche. Les hommes rêvent, les bêtes prennent possession de la nuit.

Terrils, centrale thermique. L'homme en slip contre la voiture. Le vent est pourtant très froid, ciel noir d'orage. Un dernier éclat de soleil souligne la tête dorée des blés. La blonde déshabillée, en body noir et dentelles ; chevelure agitée, cris, halètements, gloussements, la femme à genoux offre sa face ravie.

Nuit 7

La pellicule photo est déchirée. Tenter de rassembler les souvenirs des images. Canaux sombres, reflets des maisons sombres, poutrelles en acier des ponts, noir de l'eau, reflets blancs, maisons au toits luisants de pluie. Orage sur les champs, croûtes de terre, blés sombres, lin sombre. Comptoirs de bistrot.

Souvenir de Boulogne-sur-Mer : une boutique de tabliersrobe pour vieilles dames, un magasin au nom de *Germaine*.

Photos que tu n'as pas osé prendre : la friterie *Chez Papy et Mamie*, devant la gare du Quesnoy où attendaient des gens laids. Tu ne trouves jamais les gens laids, mais là, dans le vent humide froid, étaient rassemblés un jeune portant des lunettes-loupes grossissant un regard hagard ou idiot, une famille de têtes écrasées, mâchoire inférieure pointée vers l'avant, bouche ourlée d'oisillon, torse gras, plissés de gras. Mais l'exultation de la graisse, c'était la jeune friturière, énorme, luisante, vêtue d'un haut tenu par d'étroites bretelles, rougie par l'effort, versant ses pleins seaux de frites dans l'huile grésillante.

Profils lippus, trois euros vingt la longue saucisse de Strasbourg et sa barquette débordante de frites.

Camping du lac Vauban, Le Quesnoy : essayer de le décrire.

Il pleut, lapins partout dans les fossés. Les *Ta-mère* et le sèche-cheveux, la Mercedes immatriculée en Corse avec des cintres portant des costumes à paillettes. Les jeunes qui attendent leur téléphone portable à la main, que les filles les rejoignent, salle commune où l'on prépare un spectacle, femmes qui quittent leur mobil-home et se dirigent vers la salle d'où sort le son d'une sono qu'on règle. Gens pâles, vêtements pâles, informes, nombreux fumeurs.

Jour 8

Le Quesnoy – passé Maroilles

Parmi les photos perdues : tombes des jeunes Anglais morts en 1917, fleuries de rosiers, lacs canaux, avec leurs ombres et reflets, la proue d'une péniche lourde ourlant les eaux lisses de Scarpe-Sensée. Sol de pavés glissants jointoyés de boue.

Le cafetier te précise que le client qui vient de sortir, un retraité assez âgé, installe sa caravane dès que le camping ouvre. Il n'habite pas loin et rentre arroser ses fleurs une fois par semaine. Dès que le café ouvre, à 7 h 30 le dimanche, à 6 heures en semaine, il est là qui attend et vient boire sa bière. Un autre retraité entre et, lui aussi, boit une bière. Il est à peine 9 heures du matin.

Sous la peau du cheval, des veines frissonnantes. Cavaliers croisés devant une auberge, au milieu de la forêt. Un van est garé le long de la piste forestière. Le personnel de l'auberge partage le repas avant le service de midi. Violente odeur de frites, seul le bruit des couverts entassés dans un saladier quand ils quittent la table.

Un gros lièvre à l'oreille cassée fuit vers une haie, il est haut comme un petit chien.

Violette frappait la guêpe dans un geste de frayeur brusque : « Va te déchirer le cul ailleurs ! »

Ils parlent du temps, essayent d'en plaisanter : « Beau temps maussade. Quelques averses entrecoupées les ondées. »

Jour 9 ***passé Maroilles – étang de l'hôpital de Liessies***

Passé Maroilles, en direction de Liessies. Une à une surgissent de la terre bombée les flèches des clochers. L'horizon est bouché d'herbes hautes, un creux que rien n'annonçait et soudain tombe un nouveau paysage ; une pente, un vallon, et surgit, vertical, le clocher d'une église, un village apparaît alors que rien ne le laissait soupçonner.

Paysage gonflé d'herbes, sculpté par le vent, par les ruisseaux, haies bruissantes d'oiseaux.

Paroles incompréhensibles d'un homme qui veut à tout prix te raconter les itinéraires parcourus à pied par un camarade d'école. Il parle dans une bouillie de syllabes avec un accent très marqué ; ne connaît pas le mot « idiot » mais fait comprendre que son copain ne sait ni lire ni écrire, que sa mémoire est très limitée, qu'il parle à peine mais tout le monde le connaît, on peut le ramener chez lui quand il se perd. L'homme n'a pas 40 ans. Ils étaient vingt garçons dans sa classe, à l'école, n'en restent vivants plus que dix. Les autres sont morts. L'alcool, la moto. Tu crois aussi comprendre « débiles, malades

Tu marches. Ton regard tire sur l'horizon, la route. Le goudron est dur sous les semelles. Sur ce paysage, ton esprit constamment déploie une carte qu'il cherche à faire coïncider avec les replis, les forêts.

Des enfants ronds rose clair te disent bonjour.

La prose dérisoire des devises des bataillons britanniques gravées sur les tombes.

Devant toi, un étang vert. Les amples remous des poissons.

Le paysage a dessiné la guerre, un léger vallon a arrêté une ligne de front, devenue le *Harp Valley Cemetery*. L'humidité du soir est saisissante, les herbes et les feuilles le matin dégouttent d'eau.

Monologues d'une qui ignore toute sexualité. Qui ne s'identifie à aucun sexe précisément. Qui déssexualise toute relation. Pas d'autre libido que celle du ventre.

Des lignes blanches tachetées de noir : quelques bouleaux dans la forêt.

Le vent agite les branches, l'orage a cessé mais la forêt continue de pleuvoir. Ici, les rivières coulent vers le nord.

Ici les sources de la Belgique. L'Escaut monte vers le nord.

Belgique ! La route est française, la boîte aux lettres est française, mais la rigole est belge
« Café-restaurant *Au petit Mayeur*, rue de Touvent, Sivry, Belgique. » Cabine téléphonique Belgacon
Musique de fond : « Laissez-vous faire Milord/Je n'suis qu'une fille du port/Une ombre de la rue »
aussi : « Vous marchiez en vainqueur/Au bras d'une demoiselle. »

Eppe-Sauvage. « La commune à ses morts de la Grande Guerre » : liste des prisonniers civils
morts en Allemagne, en Suisse. Encore une chapelle Notre-Dame de Bonne Espérance. « Vous êtes
chargée ! » Tu marches. Les yeux accrochent les bornes kilométriques et tirent. Étrange paysage aux
multiples replis, vallons, bois touffus à la végétation dense, aux rivières nombreuses.

L'Helpe Majeure.

C'était l'été où les guêpes s'enterraient dans les trous de la terre, dans les champs, des guêpes il
en avait partout.

Forêt de Trélon. Pavillon de chasse Saint-Hermann. Route forestière des Louvières. Route
forestière de Werner. Beaucoup de boue, de bolets jaunes au pied mafflu, de bêtes bondissantes
Belettes, blockhaus tapis dans les forêts, russules triomphantes. Que veut dire *fagnes* ?

Ohain. Succession de maisons assez petites, un étage et combles aménagés. Les familles
s'assemblent autour des motos de cross. Les casques d'enduro ressemblent à des becs d'oiseaux
menaçants et pourtant chamarrés. Le paradis des guêpes et des tondeuses. On rénove les maisons. Une
grosse mère fume sur le pas d'une porte. Un pavillon de briques vient d'être repeint en blanc.

Le Nord, ouvert sur les Pays-Bas, un Nord encore plus au nord. « Pauvre Belgique ! », était-elle
Verlaine ? Baudelaire ?

L'étape est trop longue, tu dors dans un bois peu éloigné d'Anor. Selon un panneau rédigé par le
syndicat d'initiative, il est prétendu que *anor* signifie « entouré d'eau », « à la lisière » ou « à la
frontière », ou bien encore « domaine noble ».

Jour 11

Anor –passé Bulson (Ardennes)

Charleville-Mézières, Ardennes, brasserie *L'Univers*, place de la Gare. Charleville Mézières, une ville « qu'on ne trouve pas ». Que voulait dire Rimbaud ? Une ville qu'on ne pouvait inventer ? Odeur de fromage. Je traîne une odeur de fromage Maroilles fermier glissé dans le sac à dos.

Des Roumains montent dans le train. Idiots ravis répétant une idiote ritournelle « Bonjour ça va ? Ça va ? » Ils éclatent de rire et reprennent « Bonjour, ça va ? Ça va ? » et recommencent.

Retour aux bois, à la boue, à la pluie. Jouer à la guerre. Une fillette s'invente une guerre. La guerre ? Des hiérarchies rompues. Heureux le paysan, le chasseur, le bûcheron, heureux celui qui sait piéger des bêtes. Heureux celui qui dépèce. Cueillir les baies. Retour aux forêts, réveillée par le roucouillage de la biche idiote. Des oiseaux grands comme des cigognes organisent leur migration. Les forêts gardent la frontière. « Sentier des gabelous. » La guerre creuse des terriers, on se blottit, on se cache, on s'enfonce dans la boue, dans des trous fangeux, on se vautre.

Au-dessus de Sedan, nécropole du plateau de la Marfée.

PILLON Osias, mort pour la France le 28 août 1914
MAINFRAIS Louis, mort pour la France le 26 février 1919
COLLETTE dit Georges, mort pour la France le 13 juillet 1918
FONTAINE Jules, mort pour la France le 8 novembre 1918
LAVALLARD Charles, mort pour la France le 10 novembre 1918
BUCAU Pierre, mort pour la France le 28 août 1914
BERTHOME Félix, mort pour la France le 28 août 1914
DUBAL Marcel, mort pour la France le 27 août 1914
HUPIN Félix, mort pour la France le 28 août 1914
MALOMON Léon, mort pour la France le 10 août 1914
WILLAIME Louis, mort pour la France le 10 novembre 1918
COLONNA Hercule, mort pour la France le 8 novembre 1918
PINET Henri, mort pour la France le 25 août 1914
BONNET Jean-Marie, mort pour la France le 1^{er} septembre 1914
RAFFIN Aimé, mort pour la France le 27 août 1914
JALLU Auguste, mort pour la France le 10 août 1914
PAILLE André, mort pour la France le 29 août 1914
TARDEIL Charles, mort pour la France le 8 novembre 1918
BONZOM Antoine, mort pour la France le 29 août 1914
HOURDEBAIGT Germain, mort pour la France le 28 août 1914,
DRAPEAU Mathurin, mort pour la France le 12 mai 1919

NGUYEN VAN TUYET, mort pour la France le 13 janvier 1919

TERSENIER Maurice, mort pour la France le 22 novembre 1918

SAINT-GENIÈS Eugène, mort pour la France le 27 août 1914

ROUAUT Marie, mort pour la France le 26 août 1914

CERCLERON Jean-Marie, mort pour la France le 28 août 1914

COMPOZIEUX Édouard, mort pour la France le 21 août 1914

ORVAIN Louis, mort pour la France le 29 août 1914

DESMOULINS Jules, mort pour la France le 29 août 1914

FELLER Eugène, mort pour la France le 30 août 1914

PAYROS Zacharie, mort pour la France le 28 août 1914

...

Ardennes que les généraux croyaient infranchissables.

« Promeneur des forêts d'Argonne, souviens-toi des 400 soldats morts ici, après avoir courageusement résisté à l'ennemi, le 26 mai 1940. »

« Corentin, c'est vraiment bien ! », encourage son entraîneur. Dommage que sa moto fasse un bruit de guêpe tronçonneuse quand il bondit sur les bosses, contrôle ses dérapages dans la boue des forêts, jaillit des fourrés.

Nuit 11

Les mouches apparues ce soir promettent sans doute, compagnes de voyage, un orage. Croassements des corbeaux, un tracteur travaille, des sabots frappent le sol. Nature généreuse offre des mirabelles, une herbe drue pour dormir, une haie pour s'abriter du vent. Des framboises, une belette.

Jour 12

passé Bulson – passé Oches

Déluge, brouillard, un renard, le fumier fume.

Des bulles courent sur les flaques au milieu des chemins.

Contre l'orage, le refuge d'une ancienne halle, puis d'un café. Le patron dit le mal qu'il pense de l'agriculture bio. « Toutes les cochonneries déversées dans le sol ne partent pas comme ça. » Lui, son

jardinage, il le fait avec du purin de sureau, du purin d'ortie. L'homme a un œil blessé. Une femme vient acheter du tabac, parle de sa fille qui arrête la fac, trop dur pour elle. « Mais elle est démerdard c'est pas comme son frère. J'vous dis pas, c'lui-là, passe son temps à fumer avec ses copains ! »

Pas de cartes postales en vente, mais des DVD pornos.

Ici, on fait son bois, on ne l'achète pas, on a des concessions. Selon le lot sur lequel on tombe, on peut avoir du beau bois, ou simplement des bûchettes. Le patron râle après tout le monde. « Les paysans ? Ils trouvent toujours moyen de se plaindre, mais ils tirent toujours leurs marrons du feu. Ils ont des primes, ils sont plus souvent en vacances qu'un ouvrier ! Et faut voir ce qu'ils font de leurs primes : ils font des fêtes, ils construisent des maisons... faut voir les fêtes qu'ils font ! Ils engrangent des récoltes, et hop ils font la fête. »

Dans la boue de la forêt, épaisses ornières argileuses, un homme lance sa voiture à fond pour le plaisir des dérapages. Carrosserie maculée de gadoue.

Leur air de lutins ahuris, casque sur les oreilles et visière transparente de protection débroussailleuse qu'ils font ronfler en l'air en marchant, sourire qui fend le visage.

Escargots, chanterelles.

Oches. Échaudée par des scouts, une femme te refuse sa grange, ne manquant pas de rappeler qu'elle est femme du maire, elle s'emporte à propos des scouts qui ont fait n'importe quoi.

Petite théorie de l'éternelle réversibilité : un ennui se transforme en chance. Son voisin propose de passer la nuit à l'abri dans le petit chalet qu'il laisse toujours ouvert, deux kilomètres après le village. Spectacle magique, à la nuit tombante, de lièvres virevoltant, soufflant, se repoussant, s'épousant, se cognant les pattes, debout sur leurs pattes arrière, parade amoureuse dans les chaumes. Leur cri : *frou-frou* (on parle du vagissement du lièvre mais ça ne convient pas. Un froissement d'air).

Les vachettes, derrière leurs barbelés, te suivent, stupides, prêtes à se blesser.

Des femmes aux cheveux raides et gras, filasse, clope au bec, un poing sur la hanche, appuyées sur la porte d'entrée.

Jour 13 ***passé Oches – forêt avant Grandpré***

Tu photographies les villages à la façon des cartes postales que tu ne trouves pas à acheter dans un village français avec son clocher au milieu des prairies, autre village dans les herbes, chemin menant à une église...

Le chemin en direction de Buzancy, ocre et dur, est interdit à la circulation par temps de pluie ou de dégel.

Le soldat doit être attentif au moindre relief du paysage, chaque pli peut cacher un tireur, buisson se métamorphoser en embuscade.

Le sol est dur comme le béton, les piquets de tente tire-bouchonnent.

Jour 14

forêt avant Grandpré – forêt du Pont-à-l'Aulne (Meuse)

Compagnie des carillons.

Thoreau, à propos de l'aurore : « To be awake is to be alive. »

« I went to the woods because I wished to live deliberately, to front only the essential facts of life. »

Pays hanté de Hollandais venus vivre entre eux – ce château avec ses dépendances transformé en multiples guest-houses, où tu as demandé de l'eau en anglais.

La trahison des bêtes (suite).

Champignons à foison : bolets.

Thoreau : « In accumulating property for ourselves or our posterity, in founding a family or state, or acquiring fame even, we are mortal ; but in dealing with truth we are immortal, and need fear no change nor accident. »

Mille-cent-onze soldats allemands, *Deutscher Soldaten-friedhof*, Apremont, 1914-1918. Deux tombes portent des couronnes assez récentes. Peut-être un de ces soldats est-il celui qui a tué quelques dizaines de kilomètres plus à l'ouest, Justin Marius Eugène Paul.

L'odeur se complique. Au fromage, au moisi, se rajoute celle du cèpe luisant, brun doré (pour un pain au chocolat perdu par un cavalier !). Sol où rien ne s'enfonce. Nombreux trous de guerre, relief étrange. Bois aux essences variées, des châtaigniers parfois.

Jour 15

forêt du Pont-à-l'Aulne – Neuville-en-Argonne

Passage à l'est : changement de quotidien dans les cafés, pays de *L'Est républicain*. Nuit à Varennes. Au comptoir de *L'Auberge du grand monarque*, un homme ridé, digne, boit lentement un verre de vin blanc. Silence, horloge, odeur de chien. Bière Diekirch.

Voix des Roumains dans le passage souterrain de la gare de Sedan. « Ça va ? Ça va. Bonjour, ça va ? Ça va. Ça va ? Ça va. Bonjour, ça va ? Ça va. » Ils chantonnet et répètent ces phrases, s'amusaient sans lassitude de leurs comptines idiotes, ricanant dans les escaliers.

La vie en cachette. Utiliser l'ancien lavoir à l'entrée de Varennes-en-Argonne pour sa petite lessive.

Sur le seuil du musée de l'Argonne qui n'ouvre qu'à 14 heures, un vieux monsieur bavarde.

« Tout le monde parlait, dans les repas, parce que quand on est directeur d'une banque sur un secteur – vous connaissez le Crédit Lyonnais ? –, on a toujours des repas un peu partout. Tout le monde parlait de « La Manu ». Alors, je me suis intéressé à l'histoire de La Manu, et, de l'histoire de la Manufacture d'armes de Charleville-Mézières, j'en suis arrivé à celle de l'École militaire du génie et à Du Portail. Du Portail, c'est son nom anglais. La guerre de 14, l'intervention américaine, c'est un peu en remerciement pour ces quatre officiers français qui ont aidé Washington, c'était une guerre contre les Anglais, lors de la première guerre d'Indépendance. »

Il bruine. L'homme, tout en te parlant, régulièrement se mouche, essuie ses yeux usés.

« Voilà vingt ans que je suis à la retraite et, comme je suis passionné d'histoire, je me suis intéressé à ce Du Portail. Il est bien plus connu et célébré aux États-Unis qu'ici. Vous voyez, n'existe qu'un seul portrait de lui, et c'est à partir de ce portrait qu'on a fait couler ce buste dont nous allons offrir un exemplaire, en septembre, au préfet. Les Américains vont venir ici, nous déposeront une gerbe – vous croyez qu'à cet endroit de la dalle on peut déposer une gerbe ? Oh, ce régiment de Pennsylvanie, c'était beaucoup de garçons qui venaient se racheter une liberté : on ouvrait les prisons et disait : Tu vas te battre en Europe, et tu reviens libre... Washington donc demande l'aide du roi de France. On ne lui promet pas d'armée, mais quatre officiers du génie : on estime qu'ils sont plus utiles dans une guerre. La Fayette, Du Portail combattent sous l'uniforme américain. »

Il feuillette les pages du lourd dossier qu'il a apporté.

« Cette image-là, c'est autre chose. C'est Gary Cooper... On reprend l'histoire héroïque du soldat York en 1917 (vous avez marché sur les lieux de son histoire) pour convaincre, en 1940, les Américains d'entrer en guerre. Le soldat York était un pacifiste. Pourtant, jeune homme, c'était un chasseur aguerri, un véritable tireur d'élite. Il ne ratait jamais ses cibles. Mais, lors de la guerre, refuse de tuer des hommes. Pourtant, quand son corps d'armée est décimé dans une embuscade contre les Allemands, dans les forêts à quelques kilomètres d'ici, et qu'il est le seul survivant, il sauve sa peau en tuant un à un ses assaillants. Il est tellement efficace que ses adversaires se rendent et, tout seul, il fait prisonniers des dizaines d'hommes, désarme des mitrailleuses. Il est un héros. »

Nécropole La Forestière.

LARCHÉ Camille Ovide, mort pour la France le 9 septembre 1917

COISEL Raoul Cyrille mort pour la France le 7 septembre 1917

FREYCEFOND Lucien Eugène mort pour la France le 6 août 1917

THÉPIN Abel, mort pour la France le 13 juillet 1915

LHOMME Octave Eugène, mort pour la France le 24 août 1915

HARDOUIN Ernest Édouard, mort pour la France le 7 août 1915

JOANNELLE Arthur, mort pour la France le 11 juin 1916

LEMAGNAN Joseph Désiré, mort pour la France le 26 juin 1916

JAY Léon Alphonse, mort pour la France le 1er août 1916

ALAZARD Henri Victor, mort pour la France le 12 août 1916

JUDE Eugène René, mort pour la France le 20 novembre 1915

CORDIER Louis Germain, mort pour la France le 15 juillet 1915

TAVIGNOT Léonce, mort pour la France le 15 mai 1916

COQUATRIX Gaston Célestin, mort pour la France le 28 mai 1916

...

Je m'appelle Justin Marius Eugène Paul, mon nom ne figure sur aucune des petites croix gris alignées dans un cimetière d'Argonne. Je suis pourtant porté disparu au combat le 17 mars 1918 « mort pour la France » pas très loin d'ici, à Beauséjour, dans la Marne, à la côte 196. J'ai disparu dans la boue. Comme mes camarades, moi qui ne connaissais que la campagne de Lincou, dans l'Aveyron, près de Réquista où je suis né le 30 janvier 1887. Jeune père d'un petit Justin, un autre Justin, je suis devenu argile, glaise, hanneton ; je suis devenu bolet à pied violet, châtaignier, hêtre, tortillard. Je ne connaissais pas le Nord, je n'ai pas de croix en ciment qui, même laide parmi les cailloux asséchés de soleil, éternellement à côté de soldats que je ne connais pas, sans le moindre arbuste, rappelle que je suis, moi aussi, venu mourir ici.

Le jour où...

Le jour où l'on a voulu t'adopter : la chatte blanche à l'entrée de Varennes, qui se roulait sur tes chaussures, ne lâchait pas tes lacets ; le monsieur de 80 ans, service militaire dans le corps des chasseurs alpins en Autriche (« nous occupions l'Autriche à cette époque ») qui voulait poursuivre l'histoire du soldat York dans un restaurant, « Venez, je vous invite ! Je dois repérer un lieu pour notre petite visite ».

Le jour où la colo a voulu te poser mille et une questions et t'offrir une escalope panée.

Le jour où tu as pleuré en sortant de la nécropole où tu avais lu un message demandant qu'il y ait des croix aussi pour les disparus au combat, ceux dont il ne reste rien, pas même le nom gravé sur une stèle.

- [read Writers Between the Covers: The Scandalous Romantic Lives of Legendary Literary Casanovas, Coquettes, and Cads pdf, azw \(kindle\), epub](#)
- [download online Cell book](#)
- [download The Longest Fight: In the Ring with Joe Gans, Boxing's First African American Champion](#)
- [download Cinefex, Issue 120 \(January 2010\)](#)
- [How Rome Fell: Death of a Superpower pdf](#)
- [read *The Tyranny of Cliches: How Liberals Cheat in the War of Ideas*](#)

- <http://drmurphreesnewsletters.com/library/The-Bride-s-Kimono--Rei-Shimura--Book-5-.pdf>
- <http://honareavalmusic.com/?books/The-Satires-of-Horace-and-Persius.pdf>
- <http://fitnessfatale.com/freebooks/Economics-and-the-Philosophy-of-Science.pdf>
- <http://kamallubana.com/?library/Gymnastique-faciale---La-m--thode-pour-garder-un-beau-visage-au-naturel.pdf>
- <http://serazard.com/lib/Watercolor-Unleashed--New-Directions-for-Traditional-Painting-Techniques.pdf>
- <http://www.gateaerospaceforum.com/?library/Sonic-Branding--An-Introduction.pdf>